

CAHIER DE TEXTE

L'OGRESSE

Ljudožderka

Lejla Kalamujić

traduit du bosniaque (Bosnie-Herzégovine)

par **Tiana Krivokapic**

en collaboration avec Karine Samardžija

avec le soutien de la Maison Antoine Vitez,
Centre international de la traduction théâtrale.

Date d'écriture : **2017**

Date de traduction : **2018**

L'Ogresse fait partie de la sélection 2020 du comité de lecture du collectif Troisième bureau.

Cet extrait est publié avec l'aimable autorisation de son autrice et de sa traductrice.

Retour vers le Cahier de texte de *L'Ogresse* via le lien :

www.troisiembureau.com/2020/05/logresse

Bonne lecture !

Troisième bureau
COLLECTIF ARTISTIQUE

Centre de ressources des écritures théâtrales contemporaines

Le Petit Angle 1 rue Président Carnot 38000 Grenoble

0033 476 001 230 | grenoble@troisiembureau.com | www.troisiembureau.com

Personnages :

LEJLA / Se prononce Leïla

BRANA (grand-mère maternelle de Lejla)

BORO (grand-père maternel de Lejla)

SAFETA (grand-mère paternelle de Lejla)

NEDŽAD (grand-père paternel de Lejla) / Se prononce Nedjad

Ce drame est le leur.

Les autres : les Fossoyeurs, les Soldats, les Médecins, les Ami(e)s, la Compagne de Lejla

ainsi que l'espace scénique, je les laisse au/à la metteur/metteuse en scène.

De toute façon, à la fin, il ne restera rien, ni personne.

1. La cigarette était consommée à moitié

LEJLA. – C'est arrivé un peu après minuit. Ici (*elle pointe du doigt l'espace vide devant elle*), c'est ici que se trouvait la table. Une table basse. Petite. En bois. Sur la table, un cendrier. Dans le cendrier, une cigarette. A moitié consommée. La cigarette a fini par s'éteindre toute seule. Elle était assise dans le fauteuil. Derrière la table. (*Elle montre du doigt à nouveau.*) Morte. (*Elle s'approche, se penche.*)

Je me trouvais dans mon lit à barreaux. Face à elle. A l'autre bout de la pièce. (*Elle montre du doigt.*) Plus tard ils ont dit... *Alors que nous la transportions inanimée, l'un de ses bas a filé.* Comme la ligne de vie.

C'est donc ici très précisément que ma mère est morte. Il y a trente-cinq ans. C'est moi qui l'ai tuée.

Un temps.

LEJLA. – Voyez-vous, quand je suis née... Il y a trente-sept ans de cela, elle avait de petits problèmes cardiaques. Elle était sous traitement. Tout semblait sous contrôle. Sauf que...

Lejla traverse la scène jusqu'à une armoire. Elle l'ouvre. Des boîtes de médicaments tombent une à une sur le sol.

LEJLA. – Elle ne les prenait pas.

Le faisceau lumineux éclaire l'amie de sa mère.

L'AMIE DE SA MÈRE. – Tu devais avoir un an. Guère plus. Ce jour-là, elle t'a confiée à sa belle-mère, puis elle est partie en ville. Pour prendre un café avec moi. Elle m'a dit qu'elle devait se rendre chez le médecin après, pour un contrôle. J'avais pris ma journée. On disposait de temps libre ces années-là. Mais ce n'est pas le propos... Je l'ai accompagnée. A l'époque, on n'était pas aussi regardant. Je pouvais assister à la consultation. Et c'est ce que j'ai fait. C'était une visite de routine. Le médecin, je m'en

souviens, portait des lunettes avec une monture noire, épaisse. Il y avait un cendrier sur son bureau. Avec quelques mégots dedans. Lorsqu'il l'a vue, il lui a souri. Il lui a demandé comment elle se sentait. Elle a dit : « Super. » Ensuite il lui a demandé : « Tu suis bien ton traitement ? » « Non », lui a-t-elle répondu. « Je ne veux plus de médicaments. » Il a froncé les sourcils. La peau sur son front s'est plissée. Sourire aux lèvres, elle a continué: « Ma fille, c'est mon traitement »

Un temps.

LEJLA. – Je suis le leurre qui l'a tuée.

2. Deux fosses

Deux fossoyeurs sont sur scène. Ils tiennent des pelles. Ils commencent à creuser.

LE PREMIER FOSSOYEUR. – Il fait lourd.

LE SECOND FOSSOYEUR. – Et comment. Trent'deux degrés.

LE PREMIER FOSSOYEUR. – C'est beaucoup.

LE SECOND FOSSOYEUR. – Et comment.

LE PREMIER FOSSOYEUR. – Qui est mort ?

LE SECOND FOSSOYEUR. – Une femme. Jeune.

LE PREMIER FOSSOYEUR. – Ah. Et qui encore ?

LE SECOND FOSSOYEUR. – Personne. Juste elle.

Le premier Fossoyeur s'arrête de creuser. Il se redresse.

LE PREMIER FOSSOYEUR. – Juste elle ?

LE SECOND FOSSOYEUR. – Ouais.

LE PREMIER FOSSOYEUR. – Alors pourquoi on creuse deux trous ?

Le deuxième fossoyeur cesse de creuser lui aussi. Il se redresse. Il s'essuie le front.

LE SECOND FOSSOYEUR. – J'en sais fichtre rien. Ils ont dit d'en creuser deux.

Ils se regardent, perplexes. Puis, ils se remettent à creuser.

Lejla tourne autour d'eux à pas lents.

LEJLA. – Oui. C’est ce qu’ils ont dit. Et ils ont creusé deux fosses. Ils l’ont ensevelie dans celle-ci (*elle la montre du doigt*), après le discours de son collègue de travail, également membre du Parti. Ils ont déposé des gerbes de fleurs sur la terre friable. C’était un vingt-deux août. Elle avait vingt-deux ans.

Un temps.

LEJLA. – Cette fosse à gauche (*elle pointe du doigt en sa direction*) est restée vide. Bien qu’on y ait aussi dressé une pierre tombale. Enfin, ce n’était pas vraiment une pierre tombale, plutôt un grand pot de fleurs. Je ne sais pas pourquoi on a creusé deux fosses. Peut-être voulait-on lui accorder plus de place dans l’au-delà.

Elle hausse les épaules.

LEJLA. – Tout ce que je sais, c’est que nous y déposions beaucoup de fleurs. Nous pouvions aussi nous y asseoir pour nous reposer, après avoir nettoyé la tombe. Nous y laissions le balai, la pelle, le détergent, les bidons d’eau. Tout ce que nous rapportions au cimetière.

Cette fosse était d’autant plus utile qu’un grand nombre de personnes venait commémorer sa mort. La famille, les amis. Grâce à cette fosse, nous disposions de plus de place. Tous les proches pouvaient ainsi pleurer à leur aise, sans se marcher sur les pieds.

3. L’anorak de la défaite

LEJLA. – Il me faut toutefois préciser que cette nuit-là, tandis que la cigarette se consumait toute seule, mon père n’était pas à la maison. Ils s’étaient disputés, il était allé dormir chez ses parents.

Un temps.

LEJLA. – Est-ce que je lui en veux ?

Un faisceau lumineux éclaire le Médecin.

LE MÉDECIN. – Quelques jours après sa disparition tragique, son mari est venu me voir. Avec le rapport des secouristes.

Le Médecin sort une feuille de la poche de sa blouse. Il l’examine. Il hoche la tête.

LE MÉDECIN. – Non. Vraiment. On n’aurait rien pu faire, même en milieu hospitalier. On ne survit pas à ce type d’attaque.
C’est ce que je lui ai dit.

Un temps.

LE MÉDECIN. – Il m’a remercié, puis il est sorti du cabinet. Je ne sais pas ce qu’il est devenu.

Un temps.

LEJLA. – Non. Je ne lui en veux pas. Du moins, pas pour cette nuit-là. Ce n'est que plus tard. Il a fait un choix. Il a décidé de se soigner par l'alcool. Et c'est tout. Peut-être a-t-il creusé sa propre tombe, peut-être a-t-il trouvé sa planche de salut.

Elle hausse les épaules.

LEJLA. – Je n'en sais rien.

En réalité, je me souviens de peu de choses le concernant. Ce dont je me rappelle, c'est cet anorak. Il l'a porté un hiver ou deux. Un anorak blanc. Lourd. Gonflé. On dirait un voilier. Un voilier au gouvernail cassé. Il chavire dans des eaux qui me sont inconnues. Je le regarde depuis la fenêtre. Si j'avais des ailes, je m'envolerais.

La peur de l'anorak.

La peur de lui dans cet anorak.

4. La famille

LEJLA. – Ma mère est morte. Mon père est toujours en vie, mais il n'est pas là. De toute façon, même quand il est là, j'aimerais mieux qu'il n'y soit pas. Je vis avec les parents de mes parents. Ce sont eux ma famille.

BORO. – Elle n'a pas téléphoné ce matin-là. Elle n'est pas venue au travail non plus. J'ai attendu un peu. J'ai essayé d'appeler chez elle. Elle ne répondait pas. Je suis monté. Jusqu'à leur appartement.

Il toque sur la table.

BORO. – Elle n'ouvre pas.

Il toque de plus en plus fort.

BORO. – Rien. Je crois entendre des pleurs d'enfant à l'intérieur.

J'enfonce la porte. J'entre. Elle est assise dans le fauteuil. Morte.

BRANA. – Vers deux heures de l'après-midi, Boro est venu me trouver au travail. Ça devait bien être la première fois qu'il passait à l'improviste. Ce n'était pas dans son habitude. Deux femmes l'ont suivi dans la cuisine. Des blouses blanches. J'étais en train de préparer du café. Je n'ai rien demandé, j'étais tétanisée. J'ai compris immédiatement que quelque chose était arrivée. Quelque chose de terrible, d'insurmontable. J'ai donné le café au serveur pour qu'il le serve aux clients. Les deux femmes en blouses blanches m'ont fait une piqûre.

Je ne sais pas ce qu'elle contenait. J'ai été prise de fous rires.

Elle rit.

Qu'est-ce que vous me chantez là ? Snežana, morte ? Vous êtes malades. Je la vois. Elle est là-bas !

Elle tend la main au loin.

Donc, j'ignorais ce que contenait cette piquête. Mais elle, je la voyais vraiment. Il y avait cette rivière. Un pont. Elle se tenait sur l'autre rive. De l'autre côté du pont. Elle souriait et me faisait un signe de la main.

SAFETA. – Un ami est arrivé avec la petite dans les bras. Elle était emmitouflée dans une couverture. Elle pleurait, tremblante. Lorsqu'il me l'a annoncé, je n'ai plus senti mes jambes. Ensuite – le noir. Épais comme du goudron. Après, ce dont je me souviens, ce sont les voisines. Elles m'entourent. Me giflent. M'aspergent d'eau. Et la petite dans sa couverture. Ma petite-fille. Puis le noir à nouveau. Et ainsi de suite. Durant un mois, mes jambes ont refusé de me porter. Les rebouteuses se succédaient à la maison. J'ai fini par me relever.

NEDŽAD. – J'étais au travail quand mon fils m'a appelé. Pour me l'annoncer. Je suis resté sans voix, le combiné à la main. Combien de temps, je ne sais pas. Lorsqu'enfin j'ai raccroché, j'ai ôté mon bleu de travail. J'ai enfilé mon blouson, direction le cimetière. Je n'allais tout de même pas laisser ses parents se charger de ça, pas dans un moment pareil.

Alors chaque jour, à quatre heures, je retire mon bleu de travail, j'enfile mon blouson et direction le cimetière. Vers elle. Je supervise les travaux. J'ai de nombreuses prises de bec avec les fossoyeurs et les tailleurs de pierre. On ne me la fait pas, à moi ! Je les laisse tout de même avancer, pour autant je ne lâche pas prise « C'est ni fait ni à faire ! Allez, au boulot, les gars ! » Ça nous a pris une année.

La pierre tombale était magnifique. La plus belle de la parcelle des Athées. Une pierre tombale surmontée de l'étoile communiste. Brillante. La plus belle des étoiles.

5. Le serment des pionniers

Lejla revêt son costume de pionnier. Elle noue un foulard rouge autour du cou, puis se coiffe d'un calot bleu.

LEJLA. – Mon école primaire portait le nom d'un partisan, Džavid Haverić. C'était courant à l'époque communiste. Džavid Haverić avait été exécuté pendant la Seconde guerre mondiale. Lorsque Brana et Boro ont su que je représenterai ma classe pour le récital du serment des pionniers, ils furent fous de joie. Safeta et Nedžad étaient contents eux aussi. Mais pas fous de joie. La cérémonie devait avoir lieu à la Maison de la culture de Vratnik.

Brana s'approche de Lejla. Elle lui prend la main. Boro, Safeta et Nedžad sont là aussi. Ils se dirigent tous ensemble vers la Maison de la culture.

SAFETA. – Ça va être super.

BRANA. – Tu as le trac ?

LEJLA. – Un peu.

BORO. – Moi aussi.

Allez, encore une fois. Comme tout à l'heure.

LEJLA, *récite*. –
Aujourd’hui, alors que je deviens pionnier et
Je jure par ce serment :
Que j’étudierai et travaillerai avec assiduité,
Que je respecterai les anciens,
Que je serai un camarade loyal et honnête,
Qui tient toujours parole...

Ça va ?

NEDZAD. – Super. Continue.

LEJLA. –
Que j’aimerais notre patrie auto-administrée
La République socialiste fédérative de Yougoslavie
Que je préserverai la fraternité et l’unité
Du peuple et de ses citoyens et
Que je respecterai tout individu qui dans le monde
Aspire à la liberté et à la paix !

BRANA. – Bien. Bien. Il faut juste insister un peu sur la fin. La dernière phrase.

LEJLA, *donne de la voix*. – Que je respecterai tout individu qui dans le monde
Aspire à la liberté et à la paix !

BRANA, BORO, NEDZAD, SAFETA, *en même temps*. – Bien, oui, bien !

Les quatre personnages se placent sur le côté. Lejla reste au milieu de la scène. Un fort faisceau lumineux l’éclaire. Silence.

LEJLA. – Le public était plongé dans l’obscurité. On distinguait à peine les silhouettes. Quand j’ai commencé à réciter ils se sont, tous les quatre, levés de leurs sièges. Ils m’ont fait de grands signes de la main: ils gesticulaient dans tous les sens, comme en transe. Les gens ont commencé à s’agiter. Ils regardaient dans leur direction. J’ai fait un sans-faute.

Les lumières se rallument. On entend une salve d’applaudissements. Lejla sourit. Ils s’approchent d’elle tous les quatre. Ils la prennent dans leurs bras et l’embrassent. Ils essuient des larmes. Lejla sautille entre eux.

LEJLA, *excitée*. – J’étais comment ?

BRANA. – Fantastique. Vraiment... Parfaite ! Ta maman aurait été fière de toi.

6. Alors ses enfants l'ont tuée elle aussi

Lejla compte à haute voix.

LEJLA. – 88, 89, 90, 91... Quatre ans. Quatre années se sont écoulées. Puis la fin. La Yougoslavie est morte. La mère patrie. Notre mère à tous. Ses enfants l'ont tuée, elle aussi.

Un temps.

LEJLA. – Désormais, Nedžad et Safeta ne sont plus que musulmans.

Ils acquiescent.

NEDZAD. – Que veux-tu que je sois ? Mon père était musulman. Ma mère aussi. En plus, je suis né à Sarajevo, de parents sarajéviens. Mes parents ont grandi dans le quartier de Vratnik. Ma mère était la première femme-imam. Donc, tout le monde est musulman chez nous. Praticuant. Moi aussi.

SAFETA. – Je viens également d'une famille musulmane. Praticquante. Sauf que mes parents ne sont pas nés ici. Ils sont originaires de Vlasenica, en Republika Srpska...

Nedžad l'interrompt.

NEDZAD, *furieux*. – Quel rapport ? Tu n'es pas née à Sarajevo, p'tête ?

SAFETA, *apeurée*. – Si.

NEDZAD, *d'un ton autoritaire*. – Alors dis-le !

SAFETA, *conciliante*. – Absolument. Ma famille était musulmane. Moi-même, je le suis. Et je suis née à Sarajevo.

LEJLA. – Désormais, Brana et Boro ne sont plus que Serbes.

BORO. – Moi, je suis Italien !

BRANA, *cinglante*. – Celui-là, toujours à faire le mariol...

Boro la regarde.

BRANA. – Voyez-vous, il est de Kozara. Un orphelin de guerre.

BORO. – Et je suis à nouveau orphelin.

BRANA. – Vous savez, c'est l'état qui l'a élevé. La Yougoslavie, je veux dire. C'est d'autant plus dur pour lui. Moi, je suis née en Serbie. Je viens d'un petit village de Voïvodine. Mon père est mort, j'étais toute

jeune. Ma mère buvait. Je n'étais qu'une gamine quand je suis venue travailler à Sarajevo. J'ai trouvé une bonne place en cuisine, à la Maison des Syndicats.

BORO. – Tu vois, toi aussi c'est Tito qui t'a élevée.

BRANA. – Tito est mort, mon Boro. Donc, oui. Nous sommes Serbes. Tous les deux.

Un temps.

LEJLA. – Mais maman, elle était Yougoslave ?

SAFETA. – Maman n'est plus, Lejla.

LEJLA. – Et papa ? Il est quoi papa ?

BRANA. – Alcoolique !

Ils la foudroient tous du regard. Boro la secoue.

BORO, *en chuchotant à Brana.* – Ce n'est pas le moment !

BRANA, *fâchée.* – Quoi, c'est pas le moment ? C'est pourtant vrai, non ?

Un temps.

LEJLA. – Et moi ?

Qu'est-ce que je suis, moi ?

Ils se jettent tous les quatre des regards perplexes.

BRANA. – Bah toi, tu peux être ce que tu veux.

LEJLA. – Est-ce que je peux être un oiseau ?

Ils lui sourient.

BORO. – Ça, tu ne peux pas, ma chérie. Les humains ne peuvent pas être des oiseaux.

Tous hochent la tête.

SAFETA. – Tu as le choix...

BRANA. – Bien sûr. Personne ne te forcera.

NEDŽAD. – Exactement, c'est toi qui choisis. Ce qui te conviendra.

*Ils acquiescent à nouveau.
Lejla les regarde.*

7. La mort s'est abattue sur la ville

*En avril 1992, la mort s'est abattue sur la ville.
Boro tient le combiné du téléphone.*

BRANA. – Toujours rien ?

Boro repose le combiné.

BORO. – Rien. Les lignes sont coupées.

BRANA. – Essaie encore.

BORO. – Ça fait trois jours que j'essaie. Ça ne me dit rien qui vaille.

Ils regardent tous deux Lejla.

BRANA. – Qu'est-ce qu'on va faire ?

Boro s'approche de Lejla.

BORO. – Nous n'arrivons pas à les joindre. Papi et mamie. Tu ne peux pas aller à Vratnik. Tu sais bien que c'est pire là-haut. Les grenades tombent sans arrêt. C'est pour ça qu'ils t'ont envoyée ici. Chez nous.

LEJLA. – Ce n'est pas mieux à Grbavica.

BORO. – C'est vrai. Nous sommes coupés du reste de la ville.

LEJLA. – C'est qui les gens devant l'immeuble ?

BORO. – Des imbéciles. Des idiots. Va savoir.

BRANA. – Nous ne sommes plus en sécurité ici.

Elle regarde Boro.

BRANA. – On devrait partir.

LEJLA. – Où ?

BRANA. – A Šid. Où veux-tu qu'on aille ?

LEJLA. – Mais c'est en Serbie ?

Boro décroche le combiné. Il compose nerveusement le numéro. Il finit par raccrocher violemment. Très violemment.

LEJLA. – Mais si nous partons... papi et mamie peuvent mourir ?

Boro et Brana se regardent.

BORO. – Ils peuvent mourir même si nous restons. Nous sommes coupés de...

BRANA. – Mais si nous restons, nous aussi on risque de se faire tuer.

Boro s'accroupit près de Lejla.

BORO. – Ma chérie, tu comprends... Nous n'arrivons pas à les joindre... Je ne peux pas leur demander... Tu es la seule à pouvoir me dire... Tu dois me dire.

LEJLA. – Dire quoi ?

BRANA. – Que tu es d'accord. Pour qu'on t'emmène.

BORO. – Ce putain de téléphone ne marche pas ! Ils sont injoignables.

BRANA. – Dis-nous ! On fera comme tu dis.

Lejla les regarde en silence.

BORO. – On s'en va ?

LEJLA. – On s'en va.

8. La maison en sucre

Šid. 1993.

LEJLA. – Maintenant je sais.
Je suis l'enfant d'une mère qui n'est plus.
Je suis l'enfant d'un pays qui n'est plus.
Je suis une réfugiée.

Un temps.

LEJLA. – Depuis Šid, au début de l'année 1993, nous avons fait parvenir une lettre à Sarajevo par le biais de la Croix rouge. Dans l'enveloppe, nous avons glissé une photo de moi, souriant derrière un gâteau

d'anniversaire. Le gâteau était en forme de maison, avec des tuiles rouges, réalisées avec des boudoirs trempés dans du jus de griottes. Cette maison en sucre pesait dix kilos.

Huit mois plus tard, la réponse est arrivée. Lejla sort un papier de sa poche.

BRANA. – Donne-la moi !

LEJLA. – Non, c'est moi qui lis.

BORO. – Mais enfin, vous allez la lire, oui ou non !

LEJLA, *elle lit*. – Chers Lejla, Brana et Boro, nous sommes en vie. C'est dur, mais nous allons bien. Ma Lejla, tu me demandes comment va la maison. Deux grenades sont tombées sur elle, mais elle n'a pas été trop endommagée. C'était surtout les vitres. Nous les avons bouchées avec des bâches en plastique. Nous n'avons presque pas d'eau, ni d'électricité. Mais nous allons bien. Lejla, ma chérie, tous les voisins te saluent. Toute ta petite bande de copains. Et surtout, non, ma chérie, personne ici ne pense que tu es une traître.

BORO. – Tu vois.

BRANA. – Continue.

LEJLA, *continue de lire*. – Lejla, ma chérie, tu nous manques beaucoup. Tout ça finira par s'arrêter un jour. Alors tu rentreras à la maison. Et nous serons à nouveau ensemble. Sois sage, écoute ton grand-père et ta grand-mère. Travaille bien à l'école. Si nous le pouvons, nous t'écrivons encore.

Elle s'arrête de lire brusquement. Elle lève les yeux. Elle regarde Brana, puis Boro.

BRANA. – Que disent-ils ?

Boro s'approche de Lejla, prend le papier.

BORO, *il lit*. – Tu es si jolie sur cette photo. Tu as tellement grandi. Nous avons hâte de te revoir. Nous t'aimons fort. Et ce gâteau, comme il est beau ! Ici, il n'y a plus de sucre depuis longtemps.

Silence. Ils se figent.

BRANA, *met la main devant sa bouche*. – Haaan !

BORO. – Nous sommes vraiment des crétins. Nous avons envoyé la photo d'un gâteau de dix kilos à des gens qui meurent de faim...

Un temps.

LEJLA. – Nous n'avons jamais reçu d'autres lettres. Je la gardais toujours dans ma poche pour la relire. La nuit, je faisais toujours le même rêve. C'est mon anniversaire. Nous sommes ici. À Šid. C'est le même

gâteau. Sauf qu'il est gigantesque. Des gens arrivent de toute part. Beaucoup de gens. Ils veulent tous une part de gâteau. Ils le coupent. Puis le mangent. Ils se servent des parts énormes avec leur cuillère. Ils mastiquent bruyamment. Ils rient. Je les regarde sans dire un mot. Je les regarde engloutir ma maison. Je la vois disparaître. Jusqu'à cette nuit où...

Lejla s'approche de Brana et Boro. Elle les secoue.

LEJLA. – Réveillez-vous.

BRANA. – Qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi tu ne dors pas ?

LEJLA. – Écoutez. Vous devez me ramener à la maison.

BORO. – Qu'est-ce que tu racontes ?

LEJLA. – Ramenez-moi. Sinon, je me sauve.